



UNE ODEUR DE LILAS

LE RECIT DE MAURICE
MARS 2016

J'ai toujours admiré la symphonie du monde, ses changements, ses mouvements, ses instants de bonheur, ses rendez-vous, ses opportunités. Je m'appelle Maurice, j'ai 83 ans bientôt révolus. J'entretiens une relation particulière avec ma canne que je fais jouer comme Charlie Chaplin. Je **me ris** de la vie, c'est un choix, c'est ainsi depuis que je suis arrivé sur cette planète !!! Je me souviens, d'une époque ... Ah la belle époque ! Je m'entraîne alors aux claquettes avec des amis ... Dix-sept ans, le bel âge, et l'apogée de cette danse. C'est à travers notre corps, toute l'histoire de l'Amérique, qui défile depuis les tam-tams des esclaves, en passant par la gigue d'Irlande, ses paysans avec leurs gros sabots qui frappent sur des troncs de bois vides. Puis la reprise de cette danse bizarre avec des chaussures de ville, par Fred Astaire et Gene Kelly, nos idoles de l'époque. Mon chien Yolki, mon compagnon fidèle me regarde, avec une profondeur sans limites, surtout depuis que la vie m'a laissé veuf. Je me souviens de lui, au milieu des autres chiots, avec sa tâche blanche sur le museau. Une oreille dressée et l'œil rêveur. Je l'appelle aujourd'hui pépère. Il a pris de l'âge oh oui ! Il garde pourtant le même piment dans les yeux. Il m'offre chaque jour le sacrifice de lui-même, son attachement indéfectible, sa quiétude. Je le connais par cœur, mais malgré cela, il me subjugué ! Parfois il se terre, il renifle, il semble savoir ce qu'il cherche, sûrement plus que moi, ici, assis sur un banc, en 2016, dans un siècle qui galope ...qui galope... qui galope...J'aime à venir à la pyramide. C'est ainsi que l'usage désigne cette place, ce monolithe réalisé par Soufflot en 1878. J'y viens, non sans une certaine fierté. L'Égypte voit dans un obélisque la matérialisation d'un rayon de soleil. Parfois, je reste cinq minutes, je referme mon manteau contre le vent et je rentre. Parfois je m'attarde, je songe, Je médite, je retiens les rayons du jour. Les images de ma vie me reviennent pêle-mêle,

comme une résurgence, un bouquet désordonné, inattendu. Je m'assieds sur un des bancs du square, oublié par l'histoire, abasourdi par le trafic de la nationale, et son élargissement aux exigences du trafic. Je pense à Aurore, ma petite fille, qui vient de se mobiliser, le sept février 2016, pour nettoyer les abords de la nationale. Sept tonnes de déchets, les reliques d'une époque, un record qui mérite le réveil des consciences !

J'ai la chance de pouvoir venir au monde, chez moi, en 1933, dans la maison de mes grands-parents. Mon père et ma mère sont des gens simples. Nous habitons le quartier loti, après le démembrement du Parc des Bosserons. Ces belles allées ombragées que je parcours à vélo, sur mon vélo Alléluia ! Elles partent de l'obélisque au centre du rond-point, et réécrivent les anciennes promenades du château. Je me souviens d'Honoré, mon père. Germaine, sa mère lui donne ce nom en l'honneur de Saint Honoré. Au septième siècle c'est le patron de la corporation des boulangers. Germaine reste marquée par les récits du dernier meunier de Boussy Saint Antoine mort en 1913, elle a alors seize ans. Elle me raconte ce Brunoy d'alors, une époque pas si lointaine.

Je voue à mes parents et grands-parents une admiration absolue. Honoré ne veut pas reprendre la boulangerie de son père. Il veut vivre de sa passion pour les trains et cultiver son intérêt pour l'histoire. C'est un collectionneur de souvenirs. Il achète des cartes postales et les range soigneusement comme pour retenir le temps, ce lièvre qui semble avoir perdu la raison. Nous partons entre hommes dans la forêt.

J'ai alors seize ans. Il aime me raconter sa vie de cheminot. Un métier dur. Ce n'est pas un chasseur, bien que la forêt soit fort giboyeuse et réputée depuis l'époque des rois. J'écoute son émerveillement. Il a vingt et un ans en 1920, quand Auguste Baillergeau met en service la première ligne de bus qui relie la Pyramide à la gare. Il me donne tous les détails mécaniques de ce camion Ford « T », transformé en bus par un menuisier de Brunoy. Il jubile de descriptions, de détails fourmillants, et me parle aussi du viaduc qui relie Brunoy à Epinay avec ses vingt-huit arches de dix mètres d'envergure. Une prouesse au milieu du dix-neuvième siècle que je contemple, à travers tout un tas de gravures et d'illustrations d'une époque parée de bravoure et d'enthousiasme.

Nous circulons facilement dans les rues à cette époque et tout le monde se connaît. Honoré m'initie à la pétanque. Nous allons en face de la gare, près du kiosque à musique, là où prend place un marché tous les samedis. Il m'apprend à pointer, à observer, à faire le vide autour de moi. Je garde une mémoire vive de ce square ombragé et serein, qui n'a rien à envier aux espaces parisiens.

Ma mère va au lavoir, rue Affre, et ramène le linge propre. Je l'accompagne parfois et l'odeur des carrés de savon marque ma prime enfance. Les draps sont lourds sur mon corps, le lit parfaitement dressé au carré.

J'ai presque sept ans, en septembre, quand la grande guerre éclate. Je connais la faim, la peur, la terreur. Mon souvenir le plus marquant reste le bombardement de Villeneuve Saint Georges et cette fameuse nuit d'avril 1944. Le prix payé pour

retrouver la liberté est lourd : tout un quartier rasé. Encore aujourd'hui je repense aux victimes des bas-côtés de la guerre, qui simplement veulent vivre. Je leur réserve une pensée de choix, une fleur dans mon jardin à côté des rosiers taillés par ma mère.

Et me voilà revenu, avec mon chien sur un des bancs du square, me reposer près de l'obélisque, je revois la déroute des allemands le 22 août 1944, notre acrobate Lucien Petit, venu accrocher un drapeau des alliés au sommet du monument. La liesse remplace alors les années de servitudes. Ma mère travaille à cette époque dans une laverie équipée de lessiveuses à champignons. La vapeur, l'ambiance chargée et active de ce lieu, amène un dynamisme tout à fait particulier, qui semble vouloir réparer l'absurdité des guerres. Je garde dans mes albums de photos, la vue de mes onze ans, sur le pont Perronet assis en haut d'un char, entre deux soldats américains. Inutile de dire combien je suis fier !

Fidèle au poste avec Yolki, le compagnon de mes escapades, témoin et défenseur de l'ardeur des tailleurs de pierre, au pied du monolithe, je regarde le défilé des voitures, des bus, des camions sur les traces de ce qui fut l'axe romain Lutèce Sens. Un flux rectiligne et uniforme qui ne ménage pas beaucoup de surprises. Peut-être quelques traces de monnaies romaines et de poteries retrouvées lors des fouilles effectuées au moment de chantiers.

J'ai vingt-sept ans en 1960, je suis là avec Odette et nos deux bambins, Pauline et Raffarin, successivement, quatre ans et deux ans. Odette arbore alors fièrement ses

deux enfants. Nous assistons alors au déplacement de la pyramide sur un étrange rail de trente-trois mètres quatre-vingt. Un petit pincement au cœur me surprend, je suis en effet très attaché à l'immobilité qui se dégage d'un lieu, à l'heure où les choses restent à leur place.

Je me souviens, c'est il n'y a pas si longtemps, vers 1980, j'emmène mes deux petits enfants déjeuner à l'Auberge du Soleil d'Or, devenue plus tard l'Auberge du Canotier. Ma femme est alors souffrante, alitée. Nous cherchons pour elle une aide-ménagère. Plusieurs personnes se présentent pour le poste, mais c'est une jeune marocaine, du quartier des Mardelles, qui retient notre choix. Infirmière de métier, Elle a cette douceur, cette sincérité, cette sollicitude qui plaît alors à Odette. Son prénom Houria, est dérivé de l'arabe, pure, indépendante. Elle vient d'un village, d'un bled, comme on dit là-bas, dont elle nous parle avec passion. Nous avons en commun la mémoire de cette ruralité. Je pense à la dernière ferme de Brunoy, la ferme du Pennou 1950 située à l'emplacement de la nationale au niveau de la maison de retraite des marronniers. Je revois les cartes postales d'un quartier qui commence à s'animer vers les années 1900. L'auberge des canotiers s'appelle alors le café de la pyramide, une halte pour les chasseurs, Charlotte célèbre pour ses frites, Le moulin de la galette, puis la merveilleuse initiative de Gervaise en dix-neuf cent vingt-quatre, qui devient le vélodrome du rire. C'est là que je rencontre Odette. Ma femme, ma douce et tendre, mon épouse. Je me souviens de son teint lumineux de sa fraîcheur, de mes premiers émois. Elle a ce joli minois qui désarme les hommes. Je le découvre lors de nos promenades en barque sur l'Yerres. Nous osons à peine nous approcher quand elle me demande timidement, de prendre place sur la couverture qu'elle a

amenée pour nos déjeuners sur l'herbe. Je me souviens de nos courses folles chez Gervaise, nos noces, nos fiançailles, nos après- midis au moulin de la galette sur des Javas joyeuses. Et le jazz qui bat son plein au chat noir. Rien que le nom de cette enseigne me fait rêver, un mystère sans fond « le chat noir »... J'y vais parfois seul, parfois accompagné. La boîte de Jazz semble gronder dans le feutre de la nuit.

Attablé, absent et vagabond, un œil vers la forêt, une oreille vers la cour... Je suis bien. Accordé au rêve de toute l'assemblée. Quand un solo de trompette irradie la salle en émoi, sur les rythmes de Duke Ellington. Le bonheur est là, simple, sans fioritures. J'aime ce bouillonnement interne et le swing naissant qui fait tourner les robes.

Il m'arrive de demander à Houria de m'accompagner de l'autre côté de la nationale. Je suis encore vaillant, mais les lieux m'inspirent de la crainte et de l'insécurité. Houria a une façon de se mettre au milieu de la voie, comme pour me protéger des automobilistes, ça me va droit au cœur. Elle semble vouloir résister à la conduite rectiligne et aveugle d'une époque bien étrange. Son courage et son dévouement forcent le respect. Nous passons devant la S.T.R.A.V que j'ai connue sous le nom « les cars de Brunoy ». Nous circulons dans le peu d'espace laissé aux piétons. Et je me souviens... La collection de cartes postale de mon père, les abords tranquilles de la forêt, au milieu des canassons. Je ne reste pas longtemps mais ces promenades sont un peu comme un rituel, un devoir de mémoire. Je m'enfonce jusqu'à parvenir à respirer une odeur, celle que je reconnais entre toutes, mêlée d'humus et d'écorces, la forêt qui crépite. Le son d'un cor de chasse anime souvent

les lieux. Je me sens solidaire de ce musicien sans le connaître. C'est comme si nous nous donnions rendez-vous pour battre en cœur avec la forêt.

Ainsi venue la naissance d'Aurore ma petite fille en mai 1977. Je me souviens de ce petit être qui émerge à la vie comme un clin d'œil. Pourquoi cette émotion particulière? Elle a les yeux bleus et rieurs de sa grand-mère. Je n'en suis pas à ma première naissance. Paul son frère court déjà partout dans la maison de Pauline. Jamais, je ne montre ma préférence, mais la naissance d'Aurore me bouleverse.

Mes petits-enfants habitent juste la maison qui fait l'angle, derrière ma rue. Paul préfère jouer aux gendarmes et aux voleurs avec ses amis. Il va souvent à la librairie de la pyramide tenue par madame Lefebvre. Il y dépense son argent de poche dans des pifs gadget ou des Club des cinq. Les rues sentent bon le lilas. Aurore est plus intérieure, plus studieuse. Elle a six ans, quand les terrains de Gervaise sont revendus à la S.T.R.A.V. Je souhaite lui transmettre le génie d'une époque où l'on s'amuse follement, l'époque d'un Brunoy convivial. Voilà pourquoi je garde des livres, des cartes postales. En suivant les traces du néolithique Je l'emmène au menhir de la Pierre fritte, sur la rive gauche de l'Yerres. Je salue l'ancien lavoir de Brunoy disparu, et ne manque pas de commémorer intérieurement nos lavandières qui savent si bien manier la poigne et la verve. Cet espace est occupé aujourd'hui par la nouvelle poste. L'ancien bureau est situé, rue des Grès, nous organisons, le 29 juillet 2005, le verre du départ de la postière, Madame Turc. Je raconte des histoires de chasse à Aurore en forêt de Sénart. Edifié comme un signal qui conduit au château du Comte de Provence, l'Obélisque remplace la croix Malesherbes, lieu de rendez-

vous des chasseurs. Je lui montre aussi des gravures des grandes eaux à l'époque de Jean Pâris de Monmartel. Nous étudions l'histoire, l'Ermitage Notre Dame des Consolations vers la commune de Draveil, la tour de Ganne où Philippe de Valois vient signer en la charte des eaux et forêts au quatorzième siècle, les anciennes fermes construites aux abords de la forêt... Elle est très étonnée de voir que le CIO, qui compose son groupe scolaire, est construit à l'emplacement de l'ancienne résidence Talma, détruite neuf ans avant sa naissance.

Je sors moins maintenant. Houria s'occupe des courses par Cora drive. Il m'arrive parfois d'aller au marché marchander un peu. Je suis connu pour cela aux Bosserons.

Aurore me rend le temps que j'ai passé avec elle par de fréquentes visites. Elle est souvent accompagnée par ses amis du lycée Talma. Elle aime venir fouiller dans ma collection de disques depuis Félix Mendelssohn, Maurice Chevalier, Johnny Halliday, et le jazz toujours le Jazz sans oublier la famille Carter et le Blue grass.

Je regarde cette génération depuis ma fenêtre. Je fais tout pour retarder la fin de mon histoire, mais celle-ci me rattrape tous les jours. Personne ne pourra dire que je n'ai pas pleinement vécu. Je regarde Yolki, endormi près du poêle. Une bûche tombe, le chien ouvre l'œil et voyant que tout est calme, il se rendort. La maison retient encore le temps tissé de mémoires et de joies imbriquées. J'entends le rémouleur de mes souvenirs passer dans la rue et proposer ses services. Puisqu'il faut maintenant un écran pour parler de soi, je me promets de me former au langage électronique, parole tenue devant ma vieille comtoise.